

BeauxArts

# BeauxArts

le magazine de l'actualité

## SPÉCIAL FIAC

GEORGES DE  
LA TOUR  
AU GRAND PALAIS

GILBERT &  
GEORGE

numéro 161 octobre 1997

M 1081 - 161 - 39,00 F



*Gilbert & George*

# En finir avec l'art franco-français

*La scène française change de visage. Beaux Arts dresse son portrait : vue d'ici avec dix jeunes artistes reconnus hors des frontières (pages 120 à 124) et vue d'ailleurs par quelques acteurs étrangers du marché de l'art (pages 125 à 127). Une tendance se confirme : l'art français ne veut pas le rester plus longtemps, la nouvelle génération s'ouvre tous azimuts.*

Il serait vain de vouloir donner les grands traits «stylistiques» d'un paysage artistique hexagonal très éclaté. Il faut au contraire souligner sa diversité, dire à quel point les créateurs issus de la scène française refusent de former une quelconque Nouvelle Vague. Autant d'artistes, autant de démarches. Mais insistons d'abord sur la diversité des origines, et finissons-en avec un nationalisme rance : ceux que nous appelons les artistes français ont pour nom Serge Comte ou Ghada Amer, Jean-Luc Moulène ou Thomas Hirschhorn... Ils peuvent être de nationalité égyptienne ou suisse-allemande, mais font partie de la scène française sans distinction aucune. «Ubi bene, ubi patria», là où je suis bien, là est ma patrie : ce petit mot d'Érasme dit bien à quel point la nationalité importe peu, et combien le lieu où l'on vit et s'exprime est plus essentiel. L'heure est à l'internationalisation : de l'économie en général, du marché de l'art en particulier, et également de la production artistique. Résultat : aujourd'hui, il n'y a pas d'art français, de même qu'il n'y a pas d'art irlandais, américain ni hongrois. Loin de le déplorer, la nouvelle génération française issue de l'Hexagone a bien compris ce phénomène et participe à cette ambiance cosmopolite. Une génération souvent bilingue, qui voyage de plus en plus, multiplie les échanges avec les artistes étrangers et ne se contente pas du marché interne. Il serait donc déplacé de parler actuellement d'un art spécifiquement français; ce serait l'exclure d'une

scène internationale dont il ne se démarque pas. En effet, les jeunes artistes qui vivent en France contribuent à l'essor d'un certain «style international» en ce qu'ils développent un art de plus en plus direct, de moins en moins intellectuel. Désireux d'en finir avec des œuvres tout en détours, très référencées et volontiers littéraires, ils adoptent un langage plastique plus immédiat. Tandis que Fabrice Hybert mélange le monde de l'art et celui de l'entreprise, de très jeunes vidéastes comme



1. **The Remix (Village People), 1997, Olivier Blanckart** (scotch, papier kraft, carton).

**Attitude**  
irrévérencieuse vis-à-vis d'une haute idée de l'art, intégration de la culture populaire et parodie de l'image-média.

2. **I Wanna be your Favorite Bee, 1993, Serge Comte** (vidéo).

Avec une caméra subjective, voyage au cœur d'une fleur, ou comment voir le monde à la manière des abeilles (la bande-son fait «bzzbzz»).

3. **Vue de l'exposition «Virus» à Berlin, en 1996, Thomas Hirschhorn** (installation, matériaux divers).

Avec du scotch, du papier aluminium et des images d'archives, Hirschhorn conçoit des espaces dérangés qui interrogent le chaos de notre univers surmédiatisé.



2

Rebecca Bournigault ou Pierre Huyghe atteignent une lisibilité presque instantanée de leur œuvre et visent à émouvoir le spectateur par le biais d'un impact direct, éminemment physique. Le bagage culturel de cet art désormais international est un fourre-tout sans élitisme aucun, où l'on croise tout ensemble Chardin et Coca-Cola, MTV et JFK, TF1 et Baudelaire, David Lynch et Deleuze.

Par contre-coup, la scène française subit les normes esthétiques imposées par cette internationalisation. Ainsi, on compte peu de peintres parmi les jeunes créateurs français les plus en vue à l'étranger, mais cela reflète surtout le faible accueil accordé à la peinture dans les grandes manifestations internationales. Surtout, on assiste au développement d'un nouvel académisme : goût du *clean*, images lisses, proches du vidéo-clip ou de l'image de mode... En France, le contre-courant opposé à ces nouvelles normes s'avère très actif, il forme même une véritable poche de résistance par le biais d'un art volontiers parodique où l'artiste se montre sous un jour lamentable, comme Gilles Barbier et Pierrick Sorin. Dans cette bataille rangée, la pratique du calembour, le travail subversif sur la langue française sont des pièces maîtresses : dans la lignée du surréalisme et de Marcel Broodthaers, certains comme Olivier Blanckart cultivent le jeu de mots, ce qui ne facilite d'ailleurs pas toujours la diffusion de leurs travaux. Pour autant, il faut se garder de ranger cet art qui se complaît dans le mauvais goût au rayon des spécialités nationales : de telles œuvres dialoguent avec celles, par exemple, de Paul Mc Carthy ou feu Martin Kippenberger. Ainsi, la scène française, tout comme l'ensemble du paysage artistique international, est le lieu d'une tension entre participation et retenue face à la mondialisation de l'art, de l'économie, des mœurs, des comportements, du paysage urbain... Nous sommes les habitants d'un «Village global» dont les artistes s'attachent à nous montrer le mécanisme, les mutations, mais aussi la folie, les marges et les laissés-pour-compte. Il faut donc en finir avec l'idée d'un art spécifiquement français : ne restons pas attachés au mythe d'une «exception culturelle» qui n'a plus aucune raison d'être. JEAN-MAX COLARD



3